

ABONNEMENT.

Un an. . . . . 30 fr.  
Six mois. . . . . 16  
Trois mois. . . . . 8

Hors du Département.  
Un an. . . . . 35 fr.  
Six mois. . . . . 18

On s'abonne

Chez tous les Libraires  
français et étrangers.

# ECHO DE L'OUEST

## DIEU ET LA FRANCE

Religion. — Famille. — Propriété.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.  
Réclames, — . . . . 30  
Faits divers, — . . . 75

S'adresser, pour l'insertion  
des annonces, à M. Paul  
GODET, imprimeur, place  
du Marché-Noir.

On s'abonne

Chez tous les Libraires  
français et étrangers.

EUGÈNE DE MIRECOURT,  
Rédacteur en chef.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

ADMINISTRATION.  
Rue Saint-Jean, n° 8, à Saumur.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA COMMUNE.

3 MAI 1871.

Villejuif et le Moulin-Saquet ont été foudroyés par les batteries versaillaises. Tous les gardes nationaux prennent la fuite et regagnent Paris par les conduits et par les égouts.

Bombardement terrible des forts de Vanves et de Montrouge. On s'attend à ce que les fédérés les abandonnent d'un moment à l'autre. A l'ouest, le Mont-Valérien et les batteries du parc de Neuilly continuent de battre en brèche la porte Maillot dont il ne reste plus pierre sur pierre.

Ordre du général Dombrowski aux quelques habitants qui n'ont pas voulu évacuer Neuilly, de quitter leurs maisons sous le plus bref délai.

La Commune renouvelle aux boulangers la défense du travail de nuit. On mine les égouts, et on y place des torpilles, reliées entre elles par des fils électriques.

LA DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE.

IV

Le sentiment public, éclairé ou plutôt dompté par nos catastrophes, reconnaît au roi et lui décerne cette mission, et encore qu'elle paraisse humainement impossible, on ne doute pas qu'il ne parvienne à la remplir, s'il peut y mettre la main.

Le roi est l'exorciste de la Révolution.

Il a pour la combattre une sorte de puissance à la fois régulière et surnaturelle qui lui promet un succès relativement facile, là où tout autre ne pourrait pas même entreprendre. C'est le privilège incommunicable de l'ordre. La justice désarmée triomphe aux choses où la force échouerait.

Dieu a formé cette conscience publique à l'encontre de toutes les doctrines du mensonge.

Le roi trouve l'adhésion quand le chef de parti heurte en vain une résistance acharnée, parce que le roi n'est pas un vainqueur, mais un fondé de pouvoirs, et, plus encore, un père. Il emploie tout le monde et n'a d'intérêt propre que l'intérêt commun.

\*\*\*

Dans l'état où elle est, la France ne peut se continuer.

C'est la division, c'est la mort. On voit bien que tout succombe, finances, armée, magistrature, ordre public, esprit public, liberté. La division a livré tout en fait et en principe. Il n'y a plus de loi, il n'y a plus de propriété, il n'y a plus de mœurs.

On nous demande en ce moment de livrer nos enfants à l'athéisme obligatoire, et cela peut être l'affaire d'un coup de scrutin.

Après cet abandon, après cette suprême infamie qui déjà semble n'effrayer plus personne, où sera le remède, et de quelle liberté sera jamais capable ce peuple totalement avili, totalement apostat, totalement engagé contre la vérité?

Pour vivre, il faut que la France se recommence.

Comment et par qui se recommencera-t-elle, si elle n'a plus de tête et si elle doit perpétuellement marcher au hasard sous les chefs perpétuellement ineptes, lâches et méprisés que lui imposera la sédition? Combien de 4 septembre croit-on que nous puissions supporter sans perdre les derniers éléments de la vie?

\*\*\*

L'avenir et la liberté n'ont plus qu'une ressource, Henri de Bourbon. En dehors de Henri de Bourbon, il n'y a que Catilina et César. On ne peut pas même compter Cicéron. Cicéron ne compte plus que pour M. Vrignault.

Beaucoup se demandent ce que pense l'Eglise et ce qu'elle dit aujourd'hui du droit royal. L'Eglise ne s'en occupe point. Elle a été mise en dehors de ces débats, elle reste en dehors, gardant son droit propre par des affirmations générales qui sauvent le bon sens du monde. Elle publie le catalogue des vérités sociales, et l'abandonne tranquillement aux déraisonnements passionnés de

cette vaste plèbe anarchique où déclament, tour-à-tour et tous ensemble, tous les gouvernements et tous les ennemis de tout gouvernement. Dites ce que vous voudrez : voici par où les peuples sont libres, et par quelles erreurs contraires ils vont à la servitude et à la mort, quels que soient la consubstitution et le drapeau.

SAUMUR

2 MAI.

Le Journal officiel publie la note suivante :

Quelques journaux ont annoncé que des Français se disposeraient à aller prendre part à la lutte en ce moment engagée en Espagne. Bien que rien n'ait confirmé ces allégations, le gouvernement croit devoir avertir qu'il ne pourrait, sans manquer aux obligations de bon voisinage envers une nation amie et sans s'exposer à des représailles, permettre cette immixtion des Français dans les troubles qui agitent un pays voisin.

Il rappelle en outre que tout Français qui, sans autorisation, prend du service militaire chez l'étranger, perd, aux termes de l'art. 21 du code civil, la qualité de Français, sans préjudice des peines dont l'article 84 du code pénal frappe les actes hostiles commis contre une nation alliée.

M. Thiers connaît parfaitement l'inutilité de ses menaces. Il sait bien que son gouvernement est assez faible, assez précaire, pour que les royalistes auxquels il s'adresse regardent comme un devoir de ne point s'éloigner de leur pays. Ils se doivent à la France, et, si tous font des vœux ardents pour la délivrance de l'Espagne, aucun d'eux n'oublie ce que le patriotisme nous impose en face des dangers qui, à l'intérieur et à l'extérieur, menacent encore notre patrie. Si la France était tranquille et prospère, les royalistes pourraient ne prendre conseil que de leur courage et de leurs sympathies pour la cause espagnole; dans ce cas-là les

avertissements du Journal officiel resteraient sans effet.

Le gouvernement impérial a voulu, lui aussi, retirer la qualité de Français aux héroïques défenseurs de la Papauté; l'opinion publique a protesté contre cette prétention, elle a prodigué ses hommages aux zouaves pontificaux, elle les a salués comme une élite, et tandis qu'une sentence officielle les rejetait hors de la famille française, la France leur donnait une place d'honneur parmi ceux de ses enfants qui font sa gloire et son orgueil.

M. Thiers ne l'ignore point, ses ménagements envers les complices de la Commune n'effaceront pas l'horreur qu'ils inspirent, et les rigueurs contre les soldats du droit monarchique ne parviendraient pas à ternir leur renommée. La note qu'il vient de faire insérer au Journal officiel est simplement l'aveu de cette politique fatale qui le pousse à chercher un appui auprès du parti de la révolution.

\*\*\*

Quant aux préfets de nos départements pyrénéens, auxquels M. Thiers donne des ordres rigoureux pour l'arrestation des carlistes, sont-ils ou doivent-ils être les gendarmes d'un agent du roi d'Italie? C'est une question que nous évoquons avec toute la franchise que notre patriotisme nous inspire, et que nous voudrions voir résolue.

Nous soutenons qu'en droit, nul représentant de l'autorité ou de la force publique française ne saurait justifier l'arrestation d'un Espagnol qui n'est sous le coup d'aucune demande d'extradition, qui ne s'est notoirement rendu coupable d'aucun délit ni d'aucun crime, qui ne trouble point l'ordre public et qui voyage pour son agrément ou pour ses affaires, de France en Espagne ou d'Espagne en France. Priver un homme de sa liberté est un acte arbi-

Feuilleton de l'Écho de l'Ouest.

BABEL

OU

LES ASSISES DE LA LIBRE-PENSÉE

3<sup>e</sup> Séance.

M. JOURDAN.

Nobles et illustres confrères, vous avez, dans vos dernières séances, éloquentement disserté de Dieu, du Christ et de la religion. Vous avez arboré aux yeux de l'univers le drapeau de la libre-pensée et de la complète indépendance de l'esprit individuel. Vos avis sur chacune de ces questions capitales ont été aussi divergents et aussi variés que possible, depuis l'affirmation absolue jusqu'à la négation pure et simple. *Tot doctores, quot sententiae.* Plusieurs même ont poussé l'héroïsme jusqu'à donner à chaque question des solutions entièrement opposées. Vous ne pouvez professer aujourd'hui une moins grande variété d'opinions relativement aux

sujets qu'il nous reste à élucider. Libres-penseurs, que pensez-vous de l'homme?

M. FERRARI.

« L'homme, autrefois, était une bête. » *Extrait de Vico, 385.*

UN ASSISTANT, scandalisé.

Eh! dites-le, là-bas, parlez pour vous!

UN DISCIPLE DE LA METTRIE.

« L'homme naquit de la queue d'un poisson. »

M. GUÉPIN.

« Avant d'en arriver à son état actuel, l'homme dut parcourir tous les degrés de l'échelle des êtres, depuis le champignon jusqu'au singe inclusivement. » *(Transformations dans le monde et dans l'humanité.)*

M. FERRARI.

« L'intelligence se développa et l'industrie naquit dans l'instant organique où la patte de l'animal devint la main de l'homme; et la pensée commença sa carrière indéfinie, quand les cris inarticulés des bêtes se transformèrent dans la parole humaine. » *(Extrait de Vico, pages 385, 442.)*

M. MICHELET.

« Dans les âges les plus voisins de la création, l'homme était moins séparé des bêtes... En chaque créature de Dieu, il voyait une sœur, une amante. » *(Origine du Droit, introduction, pages 55 et suiv.)*

UN DISCIPLE DU NATURALISME.

Heureux temps, où l'homme disait à l'oiseau « Ma sœur, » à l'âne « Mon frère, » et à la truie « Mon amante! »

M. QUINET.

« L'homme n'a pas tranquillement hérité du ver de terre par une succession légitime. Entre l'un et l'autre il y a une révolution. » *(Génie des religions, 2.)*

M. JOURDAN.

Que dirons-nous de l'âme?

UN DISCIPLE DE MAGENDIE.

L'âme est un effet de l'organisme.

UN DISCIPLE DE BROUSSAIS.

L'âme est une sécrétion du cerveau.

M. JOURDAN.

Et la morale, qu'en dites-vous?

UN DISCIPLE D'AUGUSTE COMTE.

« Il n'y a de vraiment certain que les sciences mathématiques et physiques... elles sont maintenant les seules bases de la morale. » *Cours d'Astronomie.*

UN ASSISTANT.

Deux et deux font quatre : donc je dois aimer Dieu et mon prochain! *(Rires et murmures.)*

UN DISCIPLE DE LHERMINIER.

« Y a-t-il du bien? y a-t-il du mal? Qu'est-ce que le mal? qu'est-ce que le bien? Il n'y a pas de mal. L'enfer est une chimère. » *(Revue, VII, 744.)*

M. FERRARI.

« Une épouvantable absurdité! » *(Extrait de Vico.)*

UN ASSISTANT.

Alors, pourvu qu'on évite le gendarme, il n'y a pas de risque : on peut tranquillement commettre tous les crimes. Bonne affaire!

UN DISCIPLE DE BROUSSAIS.

« Je ne crois à rien et n'espère rien pour une

traire, qui ne peut être justifié que par des présomptions fort graves touchant non ses intentions, mais son passé.

PROCLAMATION DE DON CARLOS.

Espagnols,

Le devoir du roi est de mourir pour son peuple ou de le sauver. Je remercie Dieu de m'avoir permis de baiser la terre sacrée de ma patrie, où se trouvent les tombeaux de mes aïeux.

Je salue le grand peuple espagnol, qui a été un jour le premier du monde, et qui est aujourd'hui l'un des plus malheureux; je suis heureux, parce que je me trouve parmi vous et que je puis vous parler le langage du cœur. Votre cœur me comprendra et me répondra. Je connais vos douleurs, j'ai entendu vos plaintes. De tous les côtés vous m'avez appelé. Me voici. A mon tour, je vous appelle tous, sans distinction de partis. Je fais appel à tous les Espagnols, étant tous mes frères.

La religion sainte de nos pères est persécutée, les bons sont opprimés, l'immoralité honorée, l'anarchie triomphante, les finances publiques gaspillées, le crédit perdu, la propriété menacée, l'industrie morte... Si les choses continuaient ainsi, le malheureux peuple resterait sans pain et l'Espagne sans honneur.

Nos pères n'auraient pas supporté autant d'outrages; soyons dignes de nos pères. Pour notre Dieu, pour notre patrie, pour votre roi, levez-vous, Espagnols. Vous savez déjà qui je suis, et aussi ce que je veux.

Que voulez-vous que je veuille?

Seulement la grandeur et la félicité de l'Espagne. Je veux la sauver avec votre concours, aujourd'hui qu'elle est perdue, et, avec votre concours, fonder un gouvernement juste, un gouvernement digne des grandes époques de nos pères et en rapport avec les progrès de nos jours.

Je n'ai pas d'injures à venger. Si quelqu'un de nous en a, qu'il les oublie ou qu'il les pardonne. Soyons tous dignes de la grande tâche que sans doute la Providence nous a confiée: sauver le peuple espagnol et aussi peut-être contribuer au salut des autres peuples du monde.

Espagnols! vos anciens rois, avant de s'asseoir sur le trône, juraient d'observer les lois fondamentales de l'Espagne. Je jure devant Dieu, et je prends le monde à témoin de mon serment, que j'accomplirai avec fidélité tout ce que je vous offre. Je jure que je consacrerai toutes mes pensées et toutes mes forces à vous donner la paix, la justice et la vraie liberté.

Je jure que je sauverai le peuple espagnol ou que je mourrai pour lui.

Dieu, qui lit dans mon cœur, aidera nos efforts et couronnera notre entreprise.

Votre roi,  
CARLOS.

La Navarre, dit une correspondance du *Courrier de Bayonne*, est complètement soulevée. Deux anciens députés, MM. Iribas et Cruz Ochoa, sont à la tête des bandes. Le général Rada a opéré sa jonction avec Dorransoro. On évalue à 4,000 hommes le chiffre des insurgés dans cette province. Des détachements du régiment d'infanterie d'Al-

mansa, de *cazadores* d'Alcoléa et de Las Navas, de hussards de Pavie, ont été mis en campagne. Le bataillon de Puerto Rico, nouvellement formé, qui tenait garnison à Saragosse, a été dirigé sur Pampelune.

Une autre correspondance que publie le même journal affirme, ce que nous savions déjà, que le mouvement carliste rencontre partout « sinon l'appui, du moins l'approbation tacite de la grande majorité des Espagnols. »

Dans une lettre, datée de Victoria et signée Pedro de la Terre, correspondant du *Courrier de France*, il est affirmé de la façon la plus positive que le gouvernement d'Amédée, désespérant de dompter ses ennemis, a essayé de les corrompre. Des offres brillantes ont été faites à certains chefs carlistes pour leur faire abandonner la cause de Charles VII. Un de ces chefs, qui occupe une forte position entre Valladolid et Burgos, a répondu à ces offres de la façon suivante: « Je te pardonne cette insulte en faveur de notre ancienne amitié, et au jour de notre triomphe je demanderai grâce pour toi à mon roi bien-aimé. »

Depuis quelques jours, plusieurs postes établis sur la grande route par l'armée d'Amédée ont été surpris et désarmés par les carlistes.

Presque tous les soldats de ces postes se sont joints aux partisans de don Carlos.

Tout près de Bergosa, un poste de cinquante hommes a été désarmé, et, près de Iba, environ douze soldats ont eu le même sort.

A Ascoitia, les paysans ont ramassé une centaine de fusils qu'ils ont arrachés aux soldats isolés qui allaient rejoindre leurs régiments.

Des lettres particulières d'Allemagne annoncent que la santé de l'empereur Guillaume subit, depuis quelques jours, des alternatives qui ne laissent pas de préoccuper son entourage, mais dont on cache soigneusement la gravité au public.

L'empereur Guillaume est âgé de soixante-quinze ans.

On ajoute — sans que nous soyons en mesure de contrôler l'exactitude de ce bruit — que le dernier déplacement de la reine Victoria, dont la fille aînée a épousé le prince Frédéric, fils aîné de l'empereur Guillaume, ne serait pas étranger aux préoccupations causées par l'état de l'empereur.

L'*Univers* publie un article qui se termine par les excellentes considérations suivantes:

« La concorde entre les catholiques serait

un immense bienfait pour la France, et ce bienfait s'étendrait promptement à toute l'Europe, parce qu'il y aurait dès lors en France et en Europe un parti vraiment conservateur. Mais quel sera le chef de ce parti et quel sera son mot d'ordre? Nous nous permettrons d'interroger là-dessus très-prochainement les catholiques à qui le Saint-Père a récemment parlé en même temps qu'à nous, et notre intention est de leur montrer qu'aucun obstacle ne peut plus venir de notre côté.

» Pour ce qui nous regarde, il nous semble que ce que le Saint-Père a voulu est fait. Il y a des bénédictions qui entrent, si l'on veut accepter l'expression, en cassant les vitres. Ceux qui les reçoivent sont sujets à ne voir d'abord que leurs vitres brisées. La réflexion dissipe promptement cette illusion périlleuse, et la paix demeure aux hommes de bonne volonté. »

ERUPTION DU VESUVE.

Voici par ordre de date les dépêches reçues sur cette terrible éruption:

Naples, 28 avril, 8 h. matin.

Les journaux sont remplis des tristes détails sur la catastrophe du Vésuve. Il est impossible de préciser le nombre des victimes. Dans quelques localités, la dévastation est terrible. Toutes les autorités se sont rendues sur les lieux; les soldats, les équipages des navires de guerre, les gardes nationaux et la police donnent des secours et maintiennent l'ordre.

La lave a changé plusieurs fois de direction. Hier, il était impossible de voir le Vésuve à cause de la fumée. Une pluie de scories brûlantes est arrivée jusqu'à Scafati et Salerne. A Scafati, les soldats ont reçu l'ordre de mouiller les poudres, afin de sauver la poudrière. On assure que, dans quelques endroits, à San Sebastiano, il y a jusqu'à six mètres de lave.

— On lit dans le *Courrier de Milan* du 28:

Ce qui a distingué et caractérisé la dernière éruption, c'est que, dans la soirée du 25, pendant laquelle les curieux regardaient la course de la lave, le sol s'est brusquement ouvert et les a engloutis. Les informations données par le ministre Lanza à la Chambre portent le nombre des victimes à 200. Dans la matinée du 26, un nouveau cratère s'est ouvert près de l'Observatoire, c'est-à-dire dans un des points que l'on réputait jusqu'à présent les plus sûrs.

La population de Naples est consternée. Le peuple demande à cor et à cris une procession à saint Janvier. Dans le siècle passé, sous le règne de Ferdinand I<sup>er</sup>, croyons-nous, la population de Naples, craignant les conséquences des éruptions du Vésuve, envoya la statue de saint Janvier dans la direction du volcan. La lave s'arrêta tout-à-coup. Sur la rue de Portici, où s'arrêta la statue, il fut érigé une petite chapelle, où saint Janvier est représenté donnant au Vésuve l'ordre d'arrêter ses feux.

Les tremblements de terre qui d'ordinaire accom-

pagnent les fortes éruptions du Vésuve sont à redouter. A Naples, il y a des gens qui répètent cette prophétie de saint François de Paule; il aurait dit: « Un jour on dira: « Ici fut Naples! »

LETTRES DE ROME.

M<sup>re</sup> l'évêque de Seckau, admis dimanche soir à l'audience, a remis à Sa Sainteté une somme considérable provenant du denier de Saint-Pierre dans son diocèse, et est reparti hier.

La grande-duchesse Olga de Russie est arrivée à Rome.

On raconte que le roi de Danemark, dans une de ses entrevues avec le Pape, disait à Sa Sainteté:

— J'ai assez étudié l'état des esprits en Italie pour déclarer que, si Votre Sainteté ordonnait aux catholiques de prendre part aux élections politiques et de se laisser conduire par leurs évêques et leurs curés, les Chambres seraient renouvelées d'un coup, et que le gouvernement de Victor-Emmanuel et Victor-Emmanuel lui-même ne tarderaient pas à être renversés.

Il n'est pas besoin de dire la réponse du Pape. Tout fidèle la sait d'avance. A ceux qui voudraient connaître toutes les raisons du Saint-Siège en cette rencontre, je recommande la livraison de la *Civiltà cattolica* qui a paru le 20 avril. Il y a là un premier article: *Des abstentions des catholiques en Italie*, qui prouve qu'il n'est pas permis de penser comme le roi de Danemark.

L'*Espérance de Rome*, organe des vieux catholiques, se meurt. Qu'il accuse la cécité et l'ingratitude du genre humain, s'il veut, c'est son affaire. Le P. Hyacinthe secoue la poussière de ses bottes et va évangéliser des peuples moins rebelles. Que ne suit-il le P. Gavazzi en Amérique?

Au reste, les entreprises de journaux anti-chrétiens ne peuvent faire fortune à Rome; c'est comme les entreprises théâtrales, où l'on épuise pour les *Buzzurri* les répertoires immenses de nos plus mauvais jours. Les Romains refusant de lire les mauvais journaux et d'entendre les mauvaises pièces, tout tombe, et les subventions des sectes et du gouvernement ne parviennent pas à sauver les directeurs. Au reste, et les sectes et le gouvernement se lassent de payer. Le théâtre *Quirino*, où l'on donnait ces jours passés le *Triomphe du premier roi d'Italie*, la *Religieuse de Cracovie*, etc., a fermé ses portes, et l'impresario s'est enfui avec les malédictions des acteurs, des danseurs, des musiciens et du souffleur qui ne sont point payés.

Le congrès des ouvriers du théâtre Argentina finit comme une pièce sifflée. C'était le gouvernement qui avait monté cette comédie. Par une des ruses dont l'effet constitue l'inattendu dans les représentations scéniques, le gouvernement ordonne à ses claqueurs officiels de siffler au lieu d'applaudir: c'est à n'y rien comprendre.

DOSSIER DU CITOYEN GAMBETTA.

La principale cause des désastres qui ont suivi le 4 septembre fut l'immixtion des préfets et de leurs conseils révolutionnaires

autre vie, parce que je ne saurais me la représenter. » (*Profession de foi.*)

M. MICHELET.

« Que j'aie bien ou mal fait, je rentrerai dans le grand tout. » (*Système de morale philosophique.*)

M. JEAN REYNAUD.

« Et moi j'errai de planète en planète, d'existence en existence, jusqu'à ce que je sois purifié. » (*Terre et ciel.*)

UN CALVINISTE.

Qu'en savez-vous? L'homme n'est pas libre d'éviter le mal. Si Dieu veut que vous soyez damné, vous serez damné, quoi que vous fassiez.

UN LUTHÉRIEN.

« Le prétendu libre-arbitre n'est que l'arbitre esclave. » (*De servo arbitrio.*)

UN RATIONALISTE.

Eh quoi! ce sont là les doctrines de Luther et de Calvin, de ces deux hommes que, dans notre enthousiasme naïf, nous proclamions les pères de la libre-pensée? Ils vont jusqu'à nier la liberté de la volonté humaine et l'inefficacité de ses actes?

M. MATTER.

Laissez-là, croyez-moi, Luther et Calvin, « La raison est souveraine dans l'homme. » (*Manuel*, 28.)

M. BOUILLIER.

« La raison juge de tout en dernier ressort. » (*Discours*, 5.)

M. GÉRUSEZ.

Mensonge! « L'évidence peut être trompeuse et la certitude erronée. » (*Nouveaux cours de philosophie*, 98.)

UN DISCIPLE DE BROUSSAIS.

Je vous le répète: « Il ne faut croire que ce qu'on peut se représenter. »

UN ATHÉE.

Donc, je nie l'existence de Dieu, car je ne me le représente pas du tout.

UN AVEUGLE-NÉ.

Donc, je nie l'existence du soleil, car je ne l'ai jamais vu.

UN PROTESTANT.

La raison est impuissante à connaître le vrai, si

le Saint-Esprit ne lui prête ses lumières, et l'infailibilité, que les papistes accordent au seul évêque de Rome, est chez nous le partage de tout fidèle croyant, illuminé par le Saint-Esprit.

UN RATIONALISTE.

Et vous reprochez au catholicisme ses miracles! Et vous vous permettez de rire de l'infailibilité du pape! Mais cette infailibilité universelle que vous vous attribuez si gratuitement à vous-mêmes serait le plus inouï de tous les miracles. Si le Saint-Esprit éclaire chacun de vous, pourquoi le Protestantisme n'est-il qu'un monstrueux amas de doctrines opposées entre elles? Allez, allez! votre Saint-Esprit qui dit oui ou non sur chacune des innombrables questions qui vous divisent n'est pas celui de la Trinité catholique. La raison, vous dis-je, tout est là!

UN SCEPTIQUE.

Si la raison est la seule autorité, pourquoi tombe-t-elle dans les plus radicales contradictions? Si c'est l'unique flambeau, pourquoi éclaire-t-il si mal? Tenez, votre raison vaut le Saint-Esprit des

protestants. Rien n'est certain. Douter de tout, même de Dieu, voilà la vraie sagesse.

M. JOURDAN.

Bravo!

TOUS.

Bravissimo!

CHOEUR DES BUVEURS.

Un jour, le bon Dieu, s'éveillant,  
Fut pour nous assez bienveillant.  
Il mit le nez à la fenêtre:

« Leur planète a péri peut-être? »  
Dieu dit et l'aperçoit bien loin,  
Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte,  
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte!  
Je veux que le diable m'emporte.

M. JOURDAN.

Nos philosophes français ont expliqué leurs théories et donné la mesure de leur merveilleuse logique. A notre prochaine réunion, les philosophes allemands auront la parole. Je lève la séance.

Pour compte-rendu conforme:

EUGÈNE DE MIRECOURT.

dans l'organisation de la guerre. Ces administrateurs improvisés et ignares jetaient à droite et à gauche des ordres contradictoires pour la distribution des armes, pour la confection des instruments de guerre, pour la manutention des vivres de campagne.

La cour du roi Pétaud était un modèle d'entente et de régularité en comparaison du désarroi qui naquit de ce tohu-bohu de commandement.

Les arsenaux furent pillés par les gardes nationaux, dont un grand nombre emportèrent chez eux jusqu'à trois, quatre, cinq ou six fusils. Beaucoup de gardes sédentaires paraissaient dans les rues avec des chassepots, alors qu'on envoyait devant l'ennemi des mobiles et des mobilisés avec des fusils retour de Waterloo, dont les uns manquaient de chien, d'autres de détente, d'autres de baïonnettes, etc.

C'était le désordre organisé par la bêtise, et à s'y méprendre soufflé par les Prussiens.

La loi voulait que les officiers de mobiles fussent nommés par les généraux de division, et cette loi avait été appliquée dans les derniers jours de l'Empire. Mais les préfets socialistes arrivant, il fallut changer tout cela : les officiers nommés furent cassés et leurs successeurs désignés à l'élection. Il en résulta que des régiments de mobiles et des légions de mobilisés marchèrent à l'ennemi sous le commandement de perruquiers galonnés qui, en fait de géographie, étaient de force à placer Saint-Pétersbourg dans le département de la Haute-Garonne.

A côté de tout cela, il faut faire figurer le travail incessant de propagande révolutionnaire sur les troupes, auxquelles on cherchait à persuader que leurs officiers étaient des traîtres qu'il fallait chasser ou tuer. Il faut se souvenir de l'ignoble Gent, peignant dans une proclamation l'armée de la Loire comme « honteuse d'avoir fui sur l'ordre d'un général (le général d'Aurelle) que nous avons appris à connaître. »

Puis, en haut de l'échelle de tous ces perturbateurs, il y avait, du reste, le citoyen Gambetta, qui, ministre de la guerre et tout-puissant dictateur, donnait l'exemple de la plus dangereuse frivolité.

Il confiait le commandement des troupes à un médecin comme le docteur Laval, de Dijon, et à Bordoné, pharmacien et repris de justice.

Il faisait un général de Lissagaray, journaliste de l'école de la *Marseillaise*, et de Testelin, vétérinaire couard, qui, à l'approche de l'ennemi, se blindait de brassards de la convention de Genève et de croix rouges sur fond blanc.

Un des principaux directeurs du personnel de la guerre était Pipe-en-Bois, un bohème qui n'avait jamais manœuvré de canons que sur les comptoirs des buvettes.

Gambetta créait, en outre, trois inspecteurs régionaux chargés de renseigner le ministre de la guerre sur la situation des troupes, « leur degré d'instruction, l'état de leur équipement, de leur armement », etc., etc.

Voici les noms des trois personnages appelés à ces hautes fonctions essentiellement militaires : 1<sup>re</sup> inspection, Cauvet, ex-voyageur pour les cafés et cacao ; 2<sup>e</sup> inspection, Georges Perrin, ex-rédacteur d'un petit journal à un sou ; 3<sup>e</sup> inspection, Spuller, notaire en déconfiture.

## Chronique de l'Ouest

ET

### CHRONIQUE LOCALE

Il faut être bien *inattentif*, — nous nous servons du mot poli, — pour ne pas avoir vu sur le champ que l'article de l'*Etoile* d'Angers n'était qu'un avertissement énergique, mais nécessaire, et de nature à éveiller l'attention de la ville menacée, et surtout l'attention du gouvernement, sur un péril qui sera demain peut-être une effroyable réalité.

Quant aux réflexions du *Courrier de Saumur* au sujet de cet article, qu'il n'a pas eu besoin de lire deux fois lui-même (ce sont ces propres paroles) pour en saisir le sens et la portée, elles nous semblent tellement déloyales et malveillantes, que nous ne daignons pas les relever.

Ce malheureux pays de France est menacé d'autres catastrophes plus terribles,

sur lesquelles on ferait bien d'éveiller les craintes publiques par un procédé analogue à celui de l'*Etoile*.

Bref, nous avons reproduit l'article tel quel, en nous fiant à l'intelligence du lecteur. Tant pis pour ceux qui lisent mal ou qui comprennent plus mal encore.

E. DE M.

Le cadavre d'un inconnu a été retiré de la Loire, près Montjean. C'est un homme de 60 ans environ, taille ordinaire, cheveux et sourcils grisonnants, vêtu d'une blouse en coton bleu, gilet noir, cravate de soie de même couleur et pantalon marron.

Le nommé Guyot, demeurant à Fontevrault, s'est pendu dans son grenier le 25 courant.

On écrit de Segré :

Le seize du mois d'avril, la paroisse de Gesté voyait s'éteindre dans sa quatre-vingt-seizième année, un vieillard vénérable, dernier vétéran de la grande armée vendéenne. Nous voulons parler de M. François Cailaud, père de M. le curé de Gesté, il avait seize ans à l'époque de la première Révolution. En voyant ses aînés s'enrôler dans l'armée vendéenne, il n'hésita pas à les suivre et combattit vaillamment sous les ordres de Henri de la Rochejaquelein.

En 1815, le frère de ce dernier le comptait parmi ses plus braves soldats.

Depuis lors, retiré à la Salle-de-Vihiers, il se consacra tout entier à sa nombreuse famille composée de quatorze enfants.

Il quitta son pays natal pour venir se fixer à Gesté, le jour où son fils, M. l'abbé Cailaud, obligé de rentrer en France après la bataille de Castelfidardo, fut nommé curé de cette paroisse. Là, dans la retraite, ce grand et beau vieillard mena la vie la plus édifiante ; tous les jours il assistait à la messe, et le soir on le trouvait encore devant le Saint-Sacrement. Aussi s'est-il endormi doucement dans le Seigneur après une courte maladie, entouré de l'affection de ses enfants et de tous ceux qui l'ont connu.

Marie-Louise Scolan, âgée de 80 ans, domestique chez les époux Adam, cultivateurs, au château de Bréldy, étant morte subitement le 14 de ce mois, la justice est aussitôt descendue sur les lieux.

La rumeur publique attribuait cette mort à un empoisonnement, et ne s'égara pas, paraît-il.

En effet, il est résulté de l'enquête que Marie-Louise Scolan était atteinte de fièvre intermittente depuis quelques jours. Voulant se traiter elle-même, elle prépara un remède usité, dit-on, à la campagne pour guérir de cette maladie, et qui consistait en *trois boulettes en toiles d'araignée* qu'elle fit macérer dans un litre d'eau-de-vie.

Lundi 15, au matin, étant prise d'un accès de fièvre, elle avala les boulettes et l'eau-de-vie.

L'effet ne se fit pas attendre ; elle fut prise d'une fièvre de cheval et elle expira peu après entre 8 et 9 heures.

Le concours cantonal du comice agricole de Cholet a eu lieu le 27 avril, sur le champ de foire. On y a remarqué de magnifiques sujets des espèces chevaline et bovine.

Un déplorable accident est arrivé hier à midi près de la gare d'Angers. M. Beigne, capitaine au 2<sup>e</sup> escadron du 41<sup>e</sup> cuirassiers, fut renversé de cheval et blessé dangereusement à la tête. N'ayant pu dégager son pied de l'étrier, il fut traîné une dizaine de pas, et

ce ne fut pas sans peine que l'on put arrêter l'animal emporté.

Le docteur Dezanneau, appelé sur le champ, fit le premier pansement, et le blessé fut ensuite transporté à l'hôpital où il reçut les soins de M. le docteur Douët.

Hier on craignait une fracture des os du crâne et son état paraissait désespéré ; mais, ce matin, il est beaucoup mieux et nos derniers renseignements nous permettent de rassurer ses amis. Aucun des organes essentiels ne paraît être lésé.

M. Beigne, très-estimé dans son régiment, a fait preuve du plus grand courage dans la dernière guerre et n'a plus que quelques mois à faire pour obtenir sa retraite.

La dame C..., demeurant rue Toussaint, à Angers, possède un chien qui avait disparu pendant plusieurs jours de son domicile. Le chien est revenu hier chez sa maîtresse en proie à tous les symptômes de l'hydrophobie, ce dont elle ne s'aperçut pas tout d'abord. C'est seulement hier matin, en allant faire une course, accompagnée de l'animal, que les soupçons se firent jour dans son esprit. De la rue Toussaint à la rue du Grand-Talon, le chien a mordu, de l'aveu même de sa maîtresse, plus de vingt chiens. La dame C... a dû le faire abattre dans l'après-midi.

#### Revue rétrospective.

#### ASSEMBLÉE NATIONALE

(Côté gauche).

Louis Blanc débite en vingt mots  
Plus de sottises qu'il n'est gros.

Tolain est plein d'intelligence,  
Mais il sait le cacher si bien  
Que l'on ne se doute de rien  
Et qu'on rit de son indigence.

Gambetta, hardi comme un coq,  
Gambetta, le vainqueur épique,  
Étudie au fond de son bock  
Les secrets de la politique.

Simon, orgueil du cabinet,  
A son réservoir plein de larmes ;  
Il est là, toujours sous les armes,  
Prêt à tourner le Robinet.

Favre lui fait la concurrence ;  
Le front morne et l'air ennuyé  
Il rêve... au bonheur de la France !  
Non ! il pleure sur Laluyé.

Arago ronflant comme un orgue  
Écrase du poids de sa morgue  
Les organes moins détonants.

Pelletan, non loin de sa place,  
A fait disposer une glace  
Pour contempler ses traits charmants.

Ferry roulant dans sa cervelle  
Quelque combinaison nouvelle  
Pour fabriquer du pain sans blé,  
Découvre, d'un air accablé,  
Qu'avec de vieux bouchons de liège,  
Il eût pu faire un pain de siège  
Dont tout Paris eût raffolé.

Le représentant Ordinaire,  
Sans effort extraordinaire  
Prouve qu'il est très-ordinaire  
Et que son nom n'est pas volé.

Peyrat, aimable comme un dogue,  
Parle et discute d'un ton rogue,  
Mais il perd beaucoup de sa vogue,  
On le trouve très-décati...

(Moralité, en un seul vers alexandrin.)  
Et dire que ce sont les malins du parti !  
H. E.

#### BANDITS ET RÉFUGIÉS

DE LONDRES.

II

Dans une ruelle qui traverse Dean street et aboutit à Princess street, se trouve un estaminet français dont l'installation date de l'époque de la Commune.

Les propriétaires de ce café, nous a-t-on dit, ont été les plus fidèles partisans du Comité central. Ils combattirent ensuite pour la Commune, jusqu'au jour où, voyant les

choses perdues, ils jugèrent prudent de prendre le chemin de Londres. Là, afin de faire fructifier les petites économies qu'ils avaient amassées sous le règne de Raoul Rigault, ils fondèrent un café où les frères et amis devaient venir approfondir les questions sociales, tout en creusant des pots et choquant leurs verres à la venue d'une nouvelle Commune.

Ce café se nomme le *Café des Indépendants* ! l'enseigne représente deux couteaux sanglants qui se croisent. C'est bien le blason de ces bonnes gens qui prétendent sauver l'humanité en la pillant et en l'assassinant.

\* \*

Ne vous avisez pas, si vous allez dans ce café, d'y tenir un propos honnête et sensé. Vous seriez sûr d'être écharpé. Tous ces gredins échappés de la bagarre, tous ces insurgés réfugiés à Soho sont là chez eux. Si vous pouvez prouver que vous avez participé à l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, ou tout au moins que vous avez aidé à assassiner plusieurs gendarmes, vous serez, au contraire, le bienvenu. On vous fêtera, c'est à qui voudra vous payer *quelque chose*. Sang et pétrole ! Voilà les mots de passe pour vous faire bien venir des compères Verwersch et C<sup>ie</sup>.

A certaines heures de la journée, ce café est plein de ce beau monde que nous avons vu naguère rôder dans Paris en costume de fédérés, et s'enivrer chez les *mastroquets*.

C'est une copie de l'ancien *Rat noir*, mais une copie informe et une caricature : le *Rat noir* était bien une Maison Dorée auprès du *Café des Indépendants*.

Là, on rencontre les types les plus divers et les plus curieux. Cette réunion de communs, la casquette de travers, le costume débraillé et la pipe à la bouche, causent, ou plutôt crient, et discutent au milieu d'un nuage de fumée. Quels grotesques ! On dirait une taverne des gueux modernes dessinée par Gustave Doré, le Callot d'aujourd'hui.

Sur les murailles, des dessins au charbon représentent des sujets de circonstance : la Commune entourée de ses martyrs, c'est-à-dire de Raoul Rigault, de Delescluze, de Ferré et des autres... ; plus loin, un fédéré couronné de laurier et brandissant une fourche. Partout des : *Vive la Commune ! Vive Blanqui ! A bas les traîtres ! A mort l'armée !*

\* \*

Chose qui m'a frappé, c'est que dans toutes les discussions, ces *messieurs* vocifèrent contre les bourgeois presque autant que contre les prêtres. Si jamais ils reviennent au pouvoir — ainsi qu'ils le prétendent — les bourgeois n'auront qu'à se bien tenir.

Les habitués de ce paradis crapuleux s'amuse de temps à autre à des jeux dont ils sont les inventeurs.

Ils placent, par exemple, un buste en plâtre de M. Thiers, sur un tabouret, à une des extrémités de la salle. Puis chacun à tour de rôle lui lance des pierres. Le gagnant est celui qui aura fait le plus de dégât. Tantôt c'est le buste de l'empereur, tantôt c'est celui d'un prêtre qui sert de cible à leurs ébats.

\* \*

Je me suis trouvé assis là-dedans, à côté d'un gaillard d'une soixantaine d'années, à l'air rébarbatif, vrai type de burgrave de barricades.

Il était revêtu d'une vareuse de garde nationale, reprise et pleine de taches ; on voyait encore les traces des galons et des liserets. Il portait un pantalon à côtes comme les commissionnaires et était coiffé d'un bérêt à gland rouge.

Un brûle-gueule à la bouche, il humait la fumée et mouillait de temps ses grosses lèvres dans un verre d'absinthe.

Depuis qu'il était arrivé, cet homme n'avait adressé la parole à personne, mais il était connu des habitués, à en juger par la déférence dont il était l'objet. Son œil fauve, ombragé d'épais sourcils, semblait plonger dans une profonde méditation. Un garçon lui ayant apporté un journal parisien, le vieillard l'ouvrit et y jeta un coup d'œil. Immédiatement sa physionomie se contracta.

— Cré nom de....., s'écria-t-il au bout d'un moment, en frappant violemment sur la table, ça ne finira donc jamais dans ce sale pays de France? On n'égorgera donc pas tous ces despotes, tous ces prétendants qui, non satisfaits de se vautrer dans l'or, veulent encore soudoyer le peuple. Mille t....., on nous reproche d'avoir fait la Commune, mais ces canailles-là font pire que nous. Nous voulions l'unité de tous, nous voulions le bien-être du travailleur, tandis que ces coquins-là, après nous avoir assassinés, veulent encore tyranniser le pauvre ouvrier. Ces gueux de riches et de bourgeois, il faut toujours qu'ils aient la suprématie; le travailleur, c'est leur bête de somme. C'est lui qui paye les impôts et c'est lui qu'on envoie sur les pontons.

Le vieillard était rouge de colère. La rage l'étouffait. Ses compagnons applaudissaient chacune de ses paroles. On l'appela il le « père Girard, » mais c'était là assurément un nom d'emprunt. Il paraissait inspirer un certain respect, moins à cause de ses cheveux blancs, que de ses déclamations rouges.

Après l'explosion du père Girard, tous ses compagnons, ainsi que cela arrivait vingt fois dans la journée, jurèrent, au nom du peuple, de se venger et de renverser le plus tôt possible les traîtres et les tyrans.

Quant au vieillard, il se remit à boire et à fumer.

### LA REINE DES BOHÉMIENS.

Les journaux anglais annoncent le mariage de la femme la plus extraordinaire qu'il y ait peut-être en Europe à l'heure qu'il est.

Il s'agit de Mabel Gray, (*the gipsy queen*), la reine des bohémiennes. Mabel Gray, admirable fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, est la reine héréditaire de tous les bohémiens d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et Dieu sait s'il y en a! Elle se prétend la descendante directe des pharaons d'Egypte, et adore comme eux Isis et Osiris. Son pouvoir n'est nullement à dédaigner. Elle règne, en effet, sur trois ou quatre mille mendiants de sac et de corde, pickpockets, bateleurs, grands détresseurs de poches, dentistes, marchands d'élixirs et coquins de toute espèce, qui lui obéissent aveuglément. Si la fantaisie en prenait à Mabel Gray, ils assassinaient n'importe qui, sans faire la moindre observation.

Mabel Gray est la plus célèbre diseuse de bonne aventure du Royaume-Uni. Pour 2 shillings, elle vous dit votre passé; pour 3, elle vous prédit l'avenir. Le jeune homme qu'elle épouse s'appelle Middleton, appartient à une excellente famille et possède une très-grande fortune territoriale. Va-t-il devenir fils des pharaons et roi des bohémiens? C'est ce qu'il est impossible de dire, vu l'ignorance où nous sommes des termes de son contrat de mariage. Toujours est-il que le jour de ses noces ce sera grande fête chez tous les mendiants et saltimbanques des trois royaumes.

### Dépêches

#### ET DERNIÈRES NOUVELLES.

4<sup>er</sup> mai.

L'*Avenir national* croit pouvoir dire que M. le comte de Chambord a prévenu ses partisans qu'il n'autorisait aucun d'eux à prendre part aux affaires d'Espagne.

L'état de M. Thiers n'était pas aussi satisfaisant hier soir qu'on aurait pu le souhaiter.

Le Président de la République a toujours les amygdales très-enflées, et éprouve une certaine douleur en parlant.

M. Guillemard, maire du Havre, et ses adjoints, sont arrivés hier à Versailles et ont été reçus par le ministre de l'intérieur.

Le maire du Havre n'est nullement décidé à donner sa démission. Il repart aujourd'hui avec ses adjoints... sans avoir rendu visite à M. Gambetta.

M. le comte d'Arnim, de retour à son poste, a été reçu hier par le Président de la République.

M. Floquet a reçu hier de M. Mottu, son prédécesseur au conseil municipal, une lettre de félicitations!

Nous osons à peine croire le fait, quoiqu'on nous l'affirme très-sérieusement.

Cela touche au grotesque.

On lit dans le *Constitutionnel*:

« Les bruits qui courent relativement à la levée de l'état de siège, dans le courant de mai, sont dénués de fondement. D'une enquête ordonnée par le gouvernement, il résulte que les commerçants de Paris, loin de trouver dans cet état un inconvénient, s'en félicitent comme d'une condition de sécurité. »

De nouvelles dépêches sont arrivées hier à l'ambassade d'Allemagne. Elles présentent la santé de l'empereur Guillaume comme n'ayant pas encore éprouvé d'amélioration sensible. L'empereur garde la chambre et ne conserve pas, à certains moments, sa lucidité d'esprit ordinaire.

Le médecin anglais, appelé à Berlin pour soigner la princesse Victoria, reste jour et nuit auprès du malade.

#### ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 30 avril.

Aujourd'hui la discussion est calme.

On vote les premiers articles de la loi organique du conseil d'État. L'article 3, dont le tour arrive, menace de soulever de nouveaux orages.

Cet article donne à l'Assemblée le droit de souveraineté absolue pour choisir les membres du conseil d'État, et le gouvernement revendique ce droit pour lui. Nous verrons qui des deux l'emportera.

Demain, à deux heures, suite de la discussion.

Pour les articles non signés: V. CHALOPIN.

#### VALEURS ÉTRANGÈRES.

Toutes valeurs étrangères sont frappées par la nouvelle loi d'un droit de timbre de 1 0/0 de la

valeur nominale, soit 6 francs par obligation de 500 francs. On comprend quelle importante dépréciation va être la conséquence de l'application de la loi.

La promulgation de la loi est imminente; vendez de suite vos valeurs étrangères, vous rachèterez quand la baisse sera produite.

En adressant vos valeurs par lettres chargées à l'Office du Comptant, 1, rue Saint-Georges, à Paris, vous recevrez vos fonds par le retour du courrier, ou l'on en fera l'emploi que vous indiquerez. Nous vous conseillons d'acheter de la rente 3 0/0 ou 3 0/0, ou de placer vos fonds en report en attendant le nouvel emprunt.

Office du Comptant, 1, rue Saint-Georges, à Paris.

### SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE

#### BANQUE DE CRÉDIT ET D'ÉMISSION

(ANONYME)

Capital: 5,000,000 francs

Siège social: 57, rue Tailbout, Paris.

#### OPÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ:

Participation aux emprunts publics et émissions. Prêts et avances sur titres, (*Mêmes numéros conservés*).

Paiement de tous coupons. Placement permanent d'obligations et arbitrages avec toutes valeurs.

Achat et vente de toutes valeurs en Banque. Opération de Bourse au comptant et à terme (courtage officiel). Renseignements gratuits sur toutes valeurs françaises et étrangères.

Le Président du Conseil d'administration,

N. LEFEBVRE-DURUFLÉ, G. O. \*.  
Ancien ministre du Commerce.

#### Sommaire de l'UNIVERS ILLUSTRÉ du 20 avril.

Texte: Courrier de Paris, par GÉRÔME. — Bulletin, par TH. DE LANGÉAC. — Une matinée de printemps, par JAN-KARL. — Revue scientifique, par J. RAMBOSSON. — Chasse à l'antilope dans l'Inde, par F. RICARD. — Courrier du Palais, par MAITRE GUÉRIN. — Pékin, Yeddo, San-Francisco, voyage autour du monde, ouvrage du comte de Beauvoir, par A. DARLET. — La Ceinture de Vénus (suite), par la comtesse DASH. — Expédition à la recherche du docteur Livingstone, par X. DACHERES. — Courrier des Modes, par M<sup>me</sup> IZA DE CÉRIGNY. — Échecs.

Gravures: Paris: Concours de la Société hippique française, au palais de l'Industrie. — Une matinée de printemps. — Chasse à l'antilope dans l'Inde (deux gravures). — Une réception du Président de la République, au palais de l'Élysée. — Funérailles d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterets: Maison natale d'Alexandre Dumas; arrivée du corps; sortie de l'église; cérémonie au cimetière. — Revue comique du mois, par Cham (douze gravures). — Arbre géant de la Californie. — Chine: la chapelle du palais d'Été. — Le steamer à hélice l'*Abydos*, envoyé à la recherche du docteur Livingstone. — Rébus.

Saumur, imprimerie de P. GODET.

### COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 1<sup>er</sup> MAI 1872.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.					
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.			
3 %, jouissance 1 <sup>er</sup> janv. 71. . .	54	57	»	»	»	»	12	Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	905	»	»	»	50
4 1/2 %, jouiss. 22 septembre. . .	79	»	»	»	»	»	»	Soc. gén. de Crédit industriel et comm., 125 fr. p. j. nov. . .	632	50	»	»	»
4 %, jouissance 22 septembre. . .	70	80	»	»	»	»	»	Crédit Mobilier . . . . .	215	»	»	»	»
5 %, Emprunt . . . . .	87	35	»	»	»	»	25	Crédit foncier d'Autriche . . .	»	»	»	»	»
Obligations du Trésor, t. payé. . .	420	»	»	»	»	»	»	Charentes, 400 fr. p. j. août. . .	435	»	»	»	2 50
Dép. de la Seine, emprunt 1857 . . .	220	»	»	»	»	»	»	Est, jouissance nov. . . . .	510	»	5	»	»
Ville de Paris, oblig. 1855-1860 . . .	372	50	»	»	»	»	»	Paris-Lyon-Méditerranée, j. nov.	868	75	»	1	25
— 1865, 4 % . . . . .	438	75	»	75	»	»	»	Midi, jouissance juillet. . . . .	611	25	6	25	»
— 1869, 3 % t. payé. . . . .	269	50	»	50	»	»	»	Nord, jouissance juillet. . . . .	985	»	»	2	50
— 1871, 3 % 70 fr. payé. . . . .	250	»	»	»	»	»	»	Orléans, jouissance octobre. . . .	817	50	5	»	»
— libéré . . . . .	250	»	»	»	»	»	»	Ouest, jouissance juillet, 65. . . .	505	»	2	50	»
Banque de France, j. juillet. . . . .	3740	»	»	»	»	»	»	Vendée, 250 fr. p. j. jouiss. juill.	617	50	»	»	»
Comptoir d'escompte, j. août. . . . .	662	50	»	50	»	»	»	Compagnie parisienne du Gaz. . . .	662	50	»	5	»
Crédit agricole, 200 fr. p. j. juill. . .	496	25	»	»	»	»	»	Société Immobilière, j. janv. . . .	31	»	»	2	»
Crédit Foncier colonial, 250 fr. . . . .	845	»	»	»	»	»	»						

### GARE DE SAUMUR

(Service d'hiver, 6 novembre).

#### DEPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures 09 minutes du matin, express-poste.  
6 — 45 — — (s'arrête à Angers).  
9 — 02 — — omnibus.  
1 — 33 — — soir, —  
4 — 13 — — express.  
7 — 27 — — omnibus.

#### DEPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures 03 minutes du matin, omnibus-mixte.  
8 — 20 — — omnibus.  
9 — 50 — — express.  
12 — 38 — — omnibus.  
4 — 44 — — soir, —  
10 — 30 — — express-poste.  
Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 34 s.

Etude de M<sup>r</sup> LAUMONIER, notaire à Saumur.

#### ADJUDICATION

Le dimanche 5 mai 1872, à 11 heures du matin.

En l'étude de M<sup>r</sup> Laumonier, DE LA

#### MAISON DE LA BESSIÈRE,

Située sur la levée, au bourg de Souzay.

Cette maison, qui comprend beaucoup de logement, écurie, jeu de boules, et dont portion est occupée par une société, est propre à servir de café ou d'auberge.

Mise à prix, 7,000 francs.

On peut traiter à l'amiable avant l'adjudication.

S'adresser soit à M. MAURICEAU, huissier à Saumur, soit à M. LAUMONIER, notaire. (240)

Un enfant de 13 ans, muni de bons certificats, demande une place dans une maison, ou à la campagne.

### A LOUER

Présentement,

APPARTEMENTS au 1<sup>er</sup>, avec cave et grenier.

S'adresser à M. GABORIT, négociant, rue Saint-Jean, ou à M. POISSON, négociant, rue de la Petite-Bilange. (225)

#### HOTEL D'ANJOU.

M. PETIT, maître d'hôtel à Saumur, a l'honneur de prévenir le public que les pâtés qu'il vend ne proviennent point d'un dépôt qui lui aurait été fait, ainsi qu'on l'a faussement prétendu, mais sont les produits de sa maison. (538)

#### FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

M. DÉZÉ, relieur-papetier à Saumur, demande un apprenti.

Un jeune homme de 16 ans, de très-bonne famille, sachant bien lire et écrire, désire se placer dans une maison de commerce ou dans un bureau.  
S'adresser au bureau du journal.

*Nouvelle Encre*  
J. Gardot à Dijon.  
noire en écrivant, n'oxydant pas les plumes, n'épaississant pas.  
*Nouvelle Encre violette*  
noir copiant même un mois après l'écriture.  
chez tous les Papetiers.

**BENZINE J. GARDOT**  
DIJON

Pour enlever les taches de toutes les étoffes sans odeur et sans altérer les couleurs.

LE FLACON 1<sup>er</sup> 25 c. 2<sup>e</sup> 50

### ETUDES DRUIDIQUES

ET

#### DES TEMPS PRIMITIFS ET D'INTUITION DES RACES HUMAINES.

Nouvelle disposition des Triades du Mystère des Bardes de l'Île-de-Bretagne, et observations sur ce monument.

Par A. C. G.

Premier Fascicule: 50 centimes.

(Le second paraîtra prochainement.)

En vente, à Saumur, chez tous les imprimeurs, libraires et papetiers.

### LA SANTÉ PUBLIQUE

Hygiène et Médecine populaires,

Paraissant tous les jeudis, sous la direction d'un comité de médecins et d'hygiénistes

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Paris, 4 francs par an. — Départements, 5 francs par an.

Bureaux, rue Garancière, 5, Paris.